

Les élections sont terminées aux Etats-Unis et les républicains chantent victoire. Le général Grant a été élu président ; il l'a emporté sur M. Seymour par une majorité de 73 voix ; M. Colfax est vice-président. D'après l'opinion qui règne généralement aujourd'hui dans la presse, on regarde le général Grant comme devant être un docile instrument entre les mains des radicaux.

On lit ce qui suit sur le journal le *Monde* : " Le principal organe des catholiques anglais confirme ce que nous disions il y a quelques jours de l'accueil qui serait fait par les anglicans à l'appel de Pie IX, et des heureuses conséquences qu'il est permis d'attendre pour l'Angleterre de la réunion du Concile de 1869. Voici comment s'exprime le *Weekly Register* :

" Sans avoir la prétention d'être prophètes, nous croyons qu'avant que le Concile général ait terminé ses délibérations, un très-grand nombre d'anglicans rechercheront et trouveront l'union avec l'Eglise. Il devient chaque jour de plus en plus évident que le parti de l'Eglise d'Angleterre qui a des tendances catholiques ne peut pas rester plus longtemps séparé de nous. La lettre de M. Mossman au Révd. Dr. Newinan, publiée dans le dernier numéro du *Month*, en forme une nouvelle preuve. Bien des choses que certains anglicans considéraient, il y a un an, comme étant des obstacles insurmontables à une réunion avec Rome, sont maintenant adoptées par eux comme faisant partie de leurs croyances. On ne vit jamais un plus grand exemple que celui qui est offert en ce moment par le parti avancé de l'Eglise anglicane, de personnes entraînées en quelque sorte malgré elles vers la vérité, et il devient certain qu'elles ne peuvent pas s'arrêter au point où elles sont arrivées."

Le même journal dit encore que la sécurité de Rome et de ses provinces est complète, et n'est plus menacée pour le moment. Il ajoute que les projets des garibaldiens sur Rome ne sont pas abandonnés, mais ajournés jusqu'à une occasion favorable.

Soins à donner au bétail.

Voilà donc les bestiaux emprisonnés dans les étables pour six mois entiers. Nous croyons opportun de présenter aux lecteurs de la *Gazette des Campagnes* les sages et utiles conseils de M. L. Gossin sur le soin des animaux privés de leur liberté. Tout en le citant, nous nous permettrons cependant de faire quelques changements exigés par notre climat et nos coutumes.

Caton, à qui on demandait quelle est en agriculture la source la plus certaine de profit, mettait en première ligne l'excellent entretien des troupeaux ; en seconde, leur entretien médiocre. Il exprimait ainsi une grande vérité, savoir que le cultivateur ne peut se passer du bétail.

En effet le laboureur le plus pauvre ne doit-il pas ce qu'il récolte à ses animaux, puisque sans eux la terre resterait privée de culture et d'engrais ? A plus forte raison faut-il rapporter au bétail la prospérité du domaine qui possédant des attelages vigoureux et des troupeaux bien nourris, est abondamment fumé et travaillé avec énergie.

Puisque nos serviteurs à quatre pieds sont les premiers auteurs de nos bénéfices, ayons pour eux une sorte de reconnaissance et d'affection. Ce sentiment nous prédisposera à observer vis-à-vis du prochain le doux précepte de la charité. Au contraire, l'homme qu'on voit sans pitié pour son cheval, est dur aussi presque toujours à l'égard de ses serviteurs, de sa famille et du pauvre qui lui tend la main. D'ailleurs, pour donner aux bêtes les soins assidus qui procurent le bénéfice, ne faut-il pas se plaire avec elles, entendre leurs cris, comprendre leurs regards, souffrir de leur peine ? Dociles, quand nous les traitons bien, elles nous

servent à leur tour de leur mieux et se prêtent facilement à tous nos désirs.

La douceur n'exclut ni la fermeté ni la prudence : ne jouons jamais avec les animaux, principalement avec les jeunes. Sans un motif sérieux, n'approchons pas d'un sujet enclin à la méchanceté, et ne l'abordons qu'après l'avoir averti d'un ton élevé. Alors marchons à lui avec hardiesse. Si nos mouvements exprimaient la timidité ou la défiance, il craindrait une attaque de notre part, et pour la prévenir, il commencerait lui-même les hostilités. Rassurons-le par des caresses franches, et s'il se comporte bien, rendons-lui notre présence agréable, en lui présentant quelque friandise. C'est par la patience qu'on calme le trouble du cheval, et du bœuf auquel on demande un service inusité. La fermeté, sans mauvais traitement, corrige aussi de la peur, tandis que les coups ne font que l'augmenter. On emploie exceptionnellement la faim et la privation de sommeil pour dompter les caractères les plus indociles. Quant aux corrections corporelles, elles doivent être rares, s'appliquer à l'improviste aussitôt que la faute a été commise. Dans le commandement, jamais de cris ni de blasphème, mais un mot sec, impératif, bien accentué.

La jeune branche se redresse sans grands efforts ; mais les gros bois jamais," disent les Arabes au sujet de leurs chevaux. Ce précepte s'applique à toute sorte d'animaux. Nous ne pouvons les habituer trop jeune à souffrir la main de l'homme et à lui obéir.

Voilà pour l'éducation morale, passons aux soins physiques :

Tout être vivant éprouve naturellement le besoin de la propreté. Pourquoi cet instinct général ? C'est que la saleté nuit aux fonctions de la peau et par là même à la santé. Le bétail doit donc être tenu très-proprement. S'il vit au pâturage, il se gratte, se roule, se secoue, lèche ses compagnons et reçoit d'eux le même service. Il sait se conserver ainsi parfaitement net. C'est au sujet privé de liberté que nous donnerons tous nos soins. Par l'enlèvement fréquent de ses déjections ou par l'apport de suffisantes litières, que son lit de repos soit toujours tenu sec.

Nettoyons la robe des animaux au moyen de la ratissoire de fer à dents pointues qu'on appelle *étrille*. Pour obtenir une propreté complète, on brosse l'animal après l'avoir étrillé. Est-il couvert de sueur ; on le bouchonne, c'est-à-dire, on le frotte et on l'essuie avec une poignée de paille tordue.

A l'étable les bestiaux redoutent le froid très-rigoureux, les courants d'air, une atmosphère étouffante ; nous fermerons les étables, sans cesser de tenir ouverts les soupiraux destinés à renouveler l'air. Ce point est de la plus haute importance : suivant les calculs du savant M. Lassaing, un cheval du poids de 1200 lbs. fait entrer dans ses poumons en vingt-quatre heures 4375 pieds cubes d'air qui en altèrent un volume quatre ou cinq fois plus considérable. Aussi rien n'est plus malsain qu'une étable complètement close. Les meilleurs ventilateurs sont des cheminées qui partent du bas de l'étable et traversent le mur à une certaine hauteur au-dessous du plafond. Un ventilateur semblable suffit par dizaine de gros animaux."

Si nous passons au régime, on remarque que nul animal n'est réellement productif, si on ne lui donne à manger abondamment par rapport aux besoins de sa race et de son âge. Pour faire saisir cette vérité, on divise en nourriture *d'entretien* et en nourriture *de production* les aliments qu'un sujet peut consommer. Par ration d'entretien, on entend ce qui le soutient sans augmentation ni diminution de poids. S'il ne reçoit rien de plus, son appétit n'est pas satisfait, et il ne donne rien en lait, travail ou progéniture qu'aux dépens de sa propre substance, c'est-à-dire en maigrissant.